

DURAS LAVIE MATERIELLE



P.O.L

La Vie matérielle

Marguerite Duras

La Vie matérielle

Marguerite Duras
parle à
Jérôme Beaujour

P.O.L
8, villa d'Alésia, Paris 14^e

© P.O.L éditeur, 1987
ISBN 2-86744-086-6

Ce livre nous a fait passer le temps. Du début de l'automne à la fin de l'hiver. Tous les textes ont été dits à Jérôme Beaujour, à très peu d'exceptions près. Puis les textes décryptés ont été lus par nous. Une fois notre critique faite, je corrigeais les textes et Jérôme Beaujour les lisait de son côté. C'était difficile les premiers temps. On a très vite abandonné les questions. On a abordé des sujets, là aussi on a abandonné. La dernière partie du travail, je l'ai consacrée à abrégé les textes, les alléger, les calmer. Cela de notre avis commun. Donc aucun des textes n'est exhaustif. Aucun ne reflète ce que je pense en général du sujet abordé parce que je ne pense rien en général, de rien, sauf de l'injustice sociale. Le livre ne représente tout au plus que ce que j'en pense certaines fois, certains jours, de certaines choses. Donc il représente aussi ce que je pense. Je ne porte pas en moi la dalle de la pensée totalitaire, je veux dire : définitive. J'ai évité cette plaie.

Ce livre n'a ni commencement ni fin, il n'a pas de milieu. Du moment qu'il n'y a pas de livre sans raison d'être, ce livre n'en est pas un. Il n'est pas un journal, il n'est pas du journalisme, il est dégagé de l'événement quotidien. Disons qu'il est un livre de lecture. Loin du roman mais plus proche de son écriture — c'est curieux

)

du moment qu'il est oral — que celle de l'éditorial d'un quotidien. J'ai hésité à le publier mais aucune formation livresque prévue ou en cours n'aurait pu contenir cette écriture flottante de « La vie matérielle », ces aller-et-retour entre moi et moi, entre vous et moi dans ce temps qui nous est commun.

Marguerite Duras

L'odeur chimique

En 1986 je serai restée quatre mois à Trouville de la mi-juin à la mi-octobre, plus que la durée de l'été. Dès que je m'éloigne de Trouville j'ai le sentiment de perdre de la lumière. Non seulement de la lumière droite du plein soleil mais celle diffuse et blanche du ciel couvert et celle charbonneuse des orages. A la fin de l'été en étant loin de cet endroit, je perds les ciels qui sortent de dessous l'Atlantique, ces ciels voyageurs « long distance ». A l'automne je perds la brume de la pleine mer, le vent, les miasmes pétrolifères du Havre, l'odeur chimique. Quand on se lève tôt, on peut voir sur la plage vide l'épuration parfaite des Roches Noires légèrement déportée vers le Nord. Puis avec les heures l'ombre diminue en hauteur jusqu'à disparaître.

Pendant des années j'ai été entre les maisons de Neauphle, de Trouville et de Paris. Pour ne pas quitter Neauphle, pendant dix ans je ne suis pas allée à Trouville et je l'ai même loué pendant plusieurs étés pour compenser les frais très élevés de copropriété. Pendant ces années-là, je vivais seule à Neauphle, ce qui fait que longtemps je n'ai connu personne à l'hôtel des Roches Noires. Si je m'installais quelque part pour y passer l'été, c'était plutôt à Neauphle-le-Château, où je connaissais tout le village.

Je n'ai jamais été là où j'aurais été à l'aise, j'ai toujours été à la traîne, à la recherche d'un lieu, d'un

emploi du temps, je ne me suis jamais trouvée là où je voulais être, sauf à Neauphle peut-être, pendant certains étés, dans un certain malheur heureux. Dans ce jardin fermé de *L'Homme Atlantique*, le désespoir de l'aimer, lui, c'était dans ce jardin maintenant abandonné. Je m'y vois encore, resserrée sur moi-même, prise dans le gel des jardins désertés.

Je suis quelqu'un qui n'est jamais à l'heure pour les repas, les rendez-vous, le cinéma, le théâtre, les avions c'est de justesse, toujours. Je me méfie tellement de moi maintenant que j'arrive une heure en avance au théâtre. Je vois d'autres gens arriver en courant de crainte d'être en retard, j'en suis enchantée. Je suis toujours arrivée à la plage lorsque les gens en partaient. Je n'ai jamais bruni à la plage parce que j'ai horreur des bains de soleil, du sable sur la peau, dans les cheveux. J'ai bruni au volant de mon auto ou en me promenant en Espagne ou en Italie.

Néanmoins et durant une grande partie de mon existence, j'ai eu le désir ardent d'arriver à prendre des bains de soleil. Ça a duré. J'élaborais des systèmes pour faire tout ce que les autres faisaient. C'est comme ça que j'étais en retard partout, j'en étais désolée. Je faisais ça, comme les autres, j'allais sur la plage, mais le soir. Je faisais les choses à moitié, pour les avoir faites, et ça ne marchait pas. Je regrette beaucoup d'avoir été ainsi, réglementaire mais jamais contente. Je me suis toujours retrouvée à la fin des étés comme une ahurie qui ne comprend ce qui s'est passé mais qui comprend que

c'est trop tard pour le vivre. Il y a une chose que je sais faire, c'est regarder la mer, peu de gens ont écrit sur la mer comme je l'ai fait dans *L'Été 80*. Voilà, c'est ça : la mer dans *l'Été 80*, c'est ce que je n'ai pas vécu. C'est ce qui m'est arrivé et que je n'ai pas vécu, c'est ce que j'ai mis dans un livre parce que ça ne m'aurait pas été possible de le vivre. Toujours ce passage du temps dans toute ma vie. Dans toute l'étendue de ma vie.

J'aurais pu continuer après *l'Été 80*. Ne faire que ça. Ce journal de la mer et du temps, celui de la pluie, des marées, du vent, de celui brutal qui emporte les parasols, les toiles, et de celui qui se tapit autour des corps d'enfants dans les creux des plages, derrière les murs des hôtels. Avec devant moi le temps arrêté, la grande barrière du froid, l'hiver polaire. *L'Été 80* est devenu maintenant le seul journal de ma vie. Celui de ma perte près de la mer dans le mauvais été de 1980.

Les Dames des Roches Noires

Ici à l'hôtel des Roches Noires, chaque après-midi, en été, des dames, âgées déjà, se retrouvent sur la terrasse et parlent. On les appelle les Dames des Roches Noires. Tous les jours, tous les après-midi de tout l'été. On peut parler de sa vie toute sa vie, la vie est considérable. Ces femmes parlent sur la terrasse près de la mer, jusqu'à la fraîcheur, jusqu'au crépuscule. Souvent d'autres gens passent et écoutent. Parfois elles les invitent à rester avec elles. Ce sont des femmes qui racontent les événements de leur vie et ceux des autres vies, des autres existences, d'une façon incomparable. Dressées sur les décombres de la guerre, elles parlent depuis 40 ans de l'Europe centrale. Il y a des gens qui se retrouvent là, chaque année, dans ce grand hôtel au bord de la Manche. Pour ça, parler.

Elles avaient entre vingt et trente-cinq ans en 1940. Elles habitent à Passy en France pour quelques-unes. Des dames, ce mot ne veut rien dire si on ne connaît pas celles de la Manche.

L'été, elles rebâtissent l'Europe, à partir de leurs réseaux d'amitiés, de rencontres, de relations mondaines et diplomatiques, des bals de Vienne, de Paris, des morts d'Auschwitz, de l'exil.

Proust venait quelquefois dans cet hôtel. Certaines ont dû le connaître. C'était la chambre 111 sur la mer. Ici, c'est comme si Swann était là dans les couloirs. C'est quand elles sont de très jeunes filles que Swann passe.

L'autoroute de la parole

Dans cet espèce de livre qui n'est pas un livre j'aurais voulu parler de tout et de rien comme chaque jour, au cours d'une journée comme les autres, banale. Prendre la grande autoroute, la voie générale de la parole, ne m'attarder sur rien de particulier. C'est impossible à faire, sortir du sens, aller nulle part, ne faire que parler sans partir d'un point donné de connaissance ou d'ignorance et arriver au hasard, dans la cohue des paroles. On ne peut pas. On ne peut pas à la fois savoir et ne pas savoir. Donc ce livre dont j'aurais voulu qu'il soit comme une autoroute en question, qui aurait dû aller partout en même temps, il restera un livre qui veut aller partout et qui ne va que dans un seul endroit à la fois et qui reviendra et qui repartira encore, comme tout le monde, comme tous les livres à moins de se taire mais ça, cela ne s'écrit pas.

Le théâtre

Je vais faire du théâtre cet hiver et je l'espère sortir de chez moi, faire du théâtre lu, pas joué. Le jeu enlève au texte, il ne lui apporte rien, c'est le contraire, il enlève de la présence au texte, de la profondeur, des muscles, du sang. Aujourd'hui je pense comme ça. Mais c'est souvent que je pense comme ça. Au fond de moi c'est comme ça que je pense au théâtre. Mais comme aucun théâtre n'est lu je recommence à penser au théâtre habituel, j'oublie. Mais depuis cette expérience au théâtre du Rond-Point en janvier 85 je pense ce que je dis ici — complètement, définitivement.

Un acteur qui lit un livre tout haut comme il le ferait dans *Les Yeux bleus cheveux noirs* avec rien à faire d'autre, rien que garder l'immobilité, rien qu'à porter le texte hors du livre par la voix seule, sans les gesticulations pour faire croire au drame du corps souffrant à cause des paroles dites alors que le drame tout entier est dans les paroles et que le corps ne bronche pas. Je ne connais aucune parole théâtrale qui égale en puissance celle des officiants de n'importe quelle messe. Autour du Pape on parle et on chante un langage étrange, complètement prononcé, sans accent tonique, sans accent du tout, plat et qui n'a pas d'égal, ni au théâtre ni à l'opéra. Dans les récitatifs des Passions selon saint Jean et saint Mathieu et dans un certain travail de Stravinski *Noces* et la *Symphonie des psaumes*, nous trouvons ces champs sonores créés comme chaque fois

pour la première fois, prononcés jusqu'à la résonance du mot, le son qu'il a, jamais entendu dans la vie courante. Je ne crois qu'à ça. Dans la *Bérénice* de Gruber qui était presque immobile, j'ai regretté l'amorce des mouvements, ça éloignait la parole. Les plaintes de Bérénice même portées par la merveilleuse actrice qu'est Ludmilla Michaël ne disposaient pas du champ sonore auquel elles avaient droit. Pourquoi on se ment encore là-dessus ? Bérénice et Titus, ce sont des récitants, le metteur en scène, c'est Racine, la salle, c'est l'humanité. Pourquoi jouer ça dans un salon, un boudoir ? Ça m'est complètement égal ce qu'on peut penser de ce que je dis là. Donnez-moi une salle pour faire lire *Bérénice*, on verra bien. Dans *Savannah Bay*, dans la conversation que nous appelons celle des « voix rapportées » des jeunes amants, les voix étaient inaugurales de ce que je dis là. A La Haye il s'est passé quelque chose d'étrange, de jamais atteint par mes deux comédiennes chéries. Elles tenaient le théâtre tout entier sous leurs yeux, elles regardaient la salle et en même temps elles montraient ce qui se passe dans un théâtre lorsqu'on raconte l'histoire des amants.

Depuis 1900 on n'a pas joué une pièce de femme à la Comédie-Française, ni chez Vilar au T.N.P., ni à l'Odéon, ni à Villeurbanne, ni à la Schaubühne, ni au Piccolo Teatro de Strehler, pas un auteur femme ni un metteur en scène femme. Et puis Sarraute et moi nous avons commencé à être jouées chez les Barrault. Alors

que George Sand était jouée dans les théâtres de Paris. Ça a duré plus de 70 ans, 80 ans, 90 ans. Aucune pièce de femme à Paris ni peut-être dans toute l'Europe. Je l'ai découvert. On ne me l'avait jamais dit. Pourtant c'était là autour de nous. Et puis un jour j'ai reçu une lettre de Jean-Louis Barrault me demandant si je voulais bien adapter pour le théâtre ma nouvelle intitulée : *Des journées entières dans les arbres*. J'ai accepté. L'adaptation a été refusée par la censure. Il a fallu attendre 1965 pour que la pièce soit jouée. Le succès a été grand. Mais aucun critique n'a signalé que c'était la première pièce de théâtre écrite par une femme qui était jouée en France depuis près d'un siècle.

Le dernier client de la nuit

La route traversait l'Auvergne, le Cantal. Nous étions partis de Saint-Tropez dans l'après-midi et nous avons roulé une partie de la nuit. Je ne sais plus exactement quelle année c'était, c'était le plein été. Je le connaissais depuis le début de l'année. Je l'avais rencontré dans un bal où j'étais allée seule. C'est une autre histoire. Il a voulu s'arrêter avant l'aube à Aurillac. Le télégramme avait eu du retard, il avait été envoyé à Paris, puis renvoyé de Paris à Saint-Tropez. L'enterrement devait avoir lieu le lendemain à la fin de l'après-midi. Nous avons fait l'amour dans cet hôtel d'Aurillac, puis encore nous l'avons fait. Puis encore au matin nous l'avons fait. Je crois que c'est là, pendant ce voyage, que cette envie est venue en clair dans ma tête. Par lui. Je crois. Mais je suis moins sûre. Mais par lui, sans doute, oui, du moment qu'il me rejoignait dans ce désir. Mais lui, comme un autre, comme le dernier client de la nuit. Nous avons à peine dormi, nous sommes repartis très tôt. C'était une route très belle et terrible, interminable, qui tournait tous les cent mètres. Oui, c'était pendant ce voyage. Ça ne s'est jamais reproduit dans ma vie. L'endroit était déjà là. Sur le corps. Dans ces chambres d'hôtel. Sur les rives sableuses du fleuve. L'endroit était de nuit. Il était aussi dans les châteaux, dans leurs murs. Dans la cruauté des chasses. Des hommes. Dans la peur. Dans les bois. Dans le désert des allées. Des pièces d'eau. Du ciel. Nous avons pris une chambre au

bord du fleuve. On a encore fait l'amour. On ne pouvait plus se parler. On buvait. Dans le sang-froid, il frappait. Le visage. Et certains endroits du corps. On ne pouvait plus s'approcher l'un de l'autre sans avoir peur, sans trembler. Il m'a conduite jusqu'en haut du parc, à l'entrée du château. Il y avait là le personnel des Pompes funèbres, les gardiens du château, la gouvernante de ma mère et mon frère aîné. Ma mère n'était pas encore mise en bière. Tout le monde m'attendait. Ma mère. J'ai embrassé le front glacé. Mon frère pleurait. A l'église d'Onzain nous étions trois, les gardiens étaient restés au château. Je pensais à cet homme qui m'attendait dans l'hôtel au bord du fleuve. Je n'avais pas de peine pour cette femme morte et cet homme qui pleurait, son fils. Je n'en ai plus jamais eu. Après il y a eu ce rendez-vous avec le notaire. J'ai consenti aux dispositions testamentaires de ma mère, je me suis déshéritée.

Il m'attendait dans le parc. Nous avons dormi dans cet hôtel au bord de la Loire. Après, pendant plusieurs jours nous sommes restés près du fleuve, à tourner. On restait dans la chambre jusque tard dans les après-midi. On buvait. On sortait pour boire. On revenait dans la chambre. Puis on ressortait dans la nuit. On cherchait des cafés ouverts. C'était la folie. On ne pouvait pas partir de la Loire, de ce lieu. De ce qu'on cherchait, on ne parlait pas. Quelquefois on avait peur. On était dans une peine profonde. On pleurait. Le mot n'était pas prononcé. On regrettait de ne pas s'aimer. On ne savait



ISBN : 2-86744-086-6
F10086 6-87

69 F